

Olympique qui est constitué par le ou les membres du Comité International pour le pays en question ou d'accord avec eux. La reconnaissance dure autant que l'accord entre eux. S'ils font part au Comité International que l'accord n'existe plus, la reconnaissance cesse *ipso facto*. »

Voilà qui est net mais ingénieux aussi, car il est évident que le rôle d'arbitre dévolu ainsi aux membres du Comité International, ceux-ci n'en abuseront pas vis-à-vis de leurs nationaux et sans avertissement préalable. Ambassadeurs du Comité International et de l'idée Olympique, ils ne le sont pas en terre étrangère. C'est dans leur propre pays que s'exercent leurs fonctions : diplomatie d'un nouveau genre, dont les résultats ont été excellents.

Il y a des Comités Nationaux de toutes les formes et de toutes les dimensions. Les uns comptent cent membres, comme le comité des Etats-Unis : un petit parlement. D'autres en ont quatre : tel le comité japonais. Beaucoup se composent de deux parties; l'une inamovible, l'autre changeante. Dans la première siègent des membres indépendants choisis par leurs collègues ou par le souverain; dans la seconde siègent les délégués des fédérations dirigeantes du pays.

Le souverain ou le prince héritier sont en général les présidents d'honneur : ce dernier est parfois président effectif. Une coutume qui tend à se généraliser consiste à élire le Bureau du Comité national l'année qui suit l'olympiade et pour quatre ans.

Telles sont les principales dispositions de l'organisme olympique auquel je n'hésite pas à faire remonter l'honneur des succès remportés. Même en tenant compte de ce que l'Olympisme représente d'un peu spécial, il y a là des expériences susceptibles d'être utilisées pour d'autres objets. Le Congrès mondial de Bruxelles sera peut-être de cet avis. Nous nous réjouissons, en tous les cas, d'avoir eu l'occasion de collaborer pour une modeste part au grandiose effort qu'il accomplit.



La monte américaine.

Une certaine hilarité accueillit le premier jockey qui parut sur la piste bizarrement assis en selle avec ses genoux dans les oreilles de son cheval. Puis la mode s'en répandit et l'on prôna

cette nouvelle façon de monter en course. De l'hippodrome elle sembla un moment devoir gagner des adeptes parmi les officiers, les chasseurs à courre et même les simples promeneurs. Dans plusieurs armées, l'italienne notamment, la monte américaine fut adoptée par les amateurs de nouveautés. Les chasseurs à courre y renoncèrent vite parce que force leur fut de constater qu'en terrain accidenté elle favorisait singulièrement la panache. Les promeneurs assez snobs pour s'en imposer l'inutile inconvénient n'y tenaient que pour se faire remarquer et ils l'abandonnèrent dès que le public eût cessé de s'en montrer « épaté ». Les jockeys pourtant y demeurèrent fidèles et une enquête qui vient d'être menée à ce sujet aboutit à leur donner raison malgré quelques réserves intéressantes à signaler. Si les propriétaires américains se déclarent entièrement partisans de la monte nouvelle, les français tout en la préférant à l'ancienne lui reprochent de laisser en fin de course le jockey moins maître de son cheval et les anglais l'accuseraient volontiers de favoriser les bousculades.

Ce dernier grief n'est peut-être pas très fondé à moins que le cavalier ne lâche les rênes pour se servir de la cravache. Mais ceci touche à une autre querelle, celle de la cravache dont l'emploi est généralement reconnu médiocre et très mauvais pour finir. Le célèbre baron Finot en préconisait la suppression pure et simple... Quant aux jockeys interrogés, ils sont tous favorables à la monte américaine. Seul le jockey Carter voudrait un moyen terme et déclare que lui-même a toujours les étriers plus longs en obstacles qu'en plat. Cet aveu est symptomatique. En fait il est indiscutable que la solidité ne peut être grande avec les adhérences parfaitement insuffisantes pour l'homme qu'établit la monte américaine. Mais les conditions très spéciales dans lesquelles galope le cheval de course n'en réclament pas davantage. Et que l'animal lui-même soit avantagé, on n'en peut guère douter.

Pourquoi l'est-il ? C'est assez difficile à préciser. L'enquêteur dont nous parlions conclut que si la monte américaine favorise la vitesse du cheval, cela est dû « probablement au fait que le centre de gravité est mieux placé et que l'air offre moins de résistance » et il ajoute : « En tous cas cette position est bien plus propice pour l'impulsion initiale du départ et dans une course surtout courte, que faut-il ? partir vite ». D'accord, mais ces raisons de centre de gravité et de résistance de l'air ne nous semblent point péremptoires. La figure mécanique d'ensemble que donne un jockey placé à l'américaine sur un cheval de course n'est pas normale. Entendons par là qu'elle n'est pas

propre aux exigences variées de l'équitation en général et c'est pourquoi il faut la condamner formellement en dehors de l'hippodrome où, sur un terrain exceptionnel, un homme et un animal qui sont bien quelque peu exceptionnels, eux aussi, se livrent à une performance spéciale. Pour cet ensemble de données accordons, sans trop en savoir la raison que la dite figure est favorable. C'est tout ce qu'on doit consentir.

Les perfectionnements introduits par les Américains dans les sports ont souvent ce caractère inexplicable et illogique. Le départ du coureur à pied, appuyé sur le sol et en jaillissant pour ainsi dire est une découverte de même nature encore que, à cet égard, les spécialistes soient bien éloignés d'une approbation unanime. Le coup de poing que donne le boxeur et qui vient de l'épaule et du tronc, le bras un peu raccourci, apparaît aussi comme mécaniquement condamnable et pourtant l'usage en révèle la supériorité. Les Américains sont de grands empiriques.



Les échelons d'une éducation sportive.

Quand les braves parents qui auront à cœur de laisser derrière eux des rejetons, mâles et femelles, solides et en bon ordre (ou pour employer le langage des conseils de revision « robustes et bien constitués ») connaîtront eux-mêmes quelque chose à la question, ils se garderont de consulter des médecins qui eux n'y connaissent goutte et des faiseurs de systèmes dont le succès gymnique n'est fait que de l'ignorance sportive de ceux qui s'adressent à eux. Ils comprendront, ces braves parents, que les exercices sportifs renferment tout ce qui est nécessaire à une bonne éducation physique et comme quoi il est parfaitement inutile d'aller chercher des appareils compliqués et des théories profondes !

Et d'abord ils réclameront comme gymnase le *plein air* avec juste ce qui est indispensable en fait de vêtements, c'est-à-dire presque rien pour les garçons et un peu plus pour les filles. Précisons : le caleçon de bain pour les garçons et, pour les filles, le costume japonais de jiu-jitsu (moins les bourrelets aux revers). Et comme premiers sports, sports fondamentaux, base de culture efficace et rationnelle, ils voudront l'*aviron* et la *boxe*.